



Nekrolog: John Baldwin, in: Francia 42 (2015)
DOI: 10.11588/fr.2015.4.44590

Copyright



Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

JOHN BALDWIN

(1929–2015)

John Wesley Baldwin a été un grand historien de la pensée scolastique, du gouvernement royal et de la vie aristocratique au temps de Philippe Auguste. Sa récente disparition est une occasion de rappeler brièvement l'importance de son œuvre. Mais comme beaucoup de collègues français, notamment parisiens, ce n'est pas seulement un maître admiré que je perds, c'est en même temps un grand et véritable ami, et je vais essayer d'évoquer aussi l'homme que j'ai régulièrement eu l'honneur de fréquenter et qui m'a fait du bien par ses conseils comme par son affection.

Les travaux de John Baldwin font référence pour tous les médiévistes. Ils frappent par leur classicisme fécond. Ils sont concentrés dans l'espace et dans le temps, portant tous sur Paris et la France du Nord entre 1150 et 1230. Mais leur auteur n'a cessé de se renouveler en s'attachant à de nouveaux types de sources, qui lui ont à chaque fois demandé un important travail d'approche. Il a toujours été en quête de textes inconnus ou méconnus, d'inédits à publier, et il a développé sa maîtrise d'un nombre croissant de problèmes et d'aspects. Il s'est laissé guider par ces textes, plutôt que de leur imposer des problématiques préfabriquées et il a su ainsi toujours leur poser des questions adaptées avant d'exposer de manière sobre, élégante et utile les réponses qu'il y avait trouvées.

Intéressé par la théologie en même temps que par l'histoire, John Baldwin a entrepris en 1953, sous la tutelle de Sidney Painter, une recherche sur la théorie médiévale du juste prix. En ces années de guerre froide et d'histoire économique, d'intérêt corrélatif pour Max Weber, il se demandait s'il n'allait pas trouver un lien entre l'éthique catholique et les origines du socialisme. Sachant s'incliner devant les sources, il a changé d'avis et reconnu dans son Ph. D. de 1959 que le juste prix était le prix du marché¹. Mais au passage, il avait reçu une formation au droit canon et avait maîtrisé la paléographie, et il avait surtout reconnu l'intérêt de nombreuses pages du »*Verbum adbreuiatum*« de Pierre le Chantre, parfois inédites, toujours trop peu remarquées des historiens. En 1961, il consacre une étude au rejet des ordalies par ce théologien et par les canonistes contemporains, et surtout en 1970 il lui consacre un livre, »*Masters, Princes and Merchants*«, »*The Social Views of Peter the Chanter and his Circle*«. John Baldwin y regroupe et commente des éléments de biographie de Pierre le Chantre et de prosopographie du cercle de ses élèves et de ses relations, il y détaille les morales proposées à divers groupes sociaux parisiens, et il fournit de nombreux textes dans les notes nourries qui emplissent la totalité du second volume. Modestement présenté comme *an exploratory study*, ce livre a eu de fait le souci de servir, et il a une postérité importante.

Dans le temps même où il y travaillait, John Baldwin a noué des liens en France avec nombre de médiévistes importants de sa génération, Jacques Le Goff et Pierre Toubert, Robert Henri Bautier, Georges Duby (qu'il a renseigné sur Jacques de Vitry et les trois ordres). Dans un beau texte de 2007 sur sa relation avec la France², il a lui-même fait sentir par le menu comment il était devenu, lui aussi, un véritable maître parisien avec son cercle, dont le rayonnement n'a depuis cessé de croître et qu'ont reconnu toutes les grandes institutions. Il a été notamment pro-

1 *The Medieval Theories of the Just Price: Romanists, Canonists, and Theologians in the Twelfth and Thirteenth Centuries*, Philadelphia 1959.

2 Médiéviste et francophile malgré lui, dans: Laura Lee DOWNES, Stéphane GERSON (dir.), *Pourquoi la France? Des historiens américains racontent leur passion pour l'Hexagone*, Paris 2007, p. 45–65.

fesseur invité au Collège de France en 1986, et élu comme associé étranger en 2003 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Sa maîtrise des sources s'est étendue aux registres administratifs, aux chartes, aux textes littéraires, son cercle s'est élargi régulièrement à de plus jeunes, en commençant par Michel Zink et Nicole Bériou. Nous n'oublierons jamais sa convivialité, sa science et sa finesse. Pour nous tous elles constituent un vrai modèle de référence.

À partir de 1972, John Baldwin se rapproche du roi, en lançant un projet d'édition complète des registres de Philippe Auguste, qu'il mène dès lors avec le soutien américain (National Endowment for the Humanities), sous l'égide de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et en collaboration avec des chartistes (Michel Nortier, Françoise Gasparri, Élisabeth Lalou) dont il regrette, dans son texte de 2007, que le travail soit parfois éclipsé en France par des historiens plus médiatiques dont il ne partage pas les options, précise-t-il, en dépit de ses relations amicales avec eux. Les registres de Philippe Auguste paraissent à partir de 1992, mais déjà John Baldwin a participé à une place d'honneur au colloque du huitième centenaire (1980) de l'avènement de ce roi, et surtout il a donné en 1986 son étude magistrale du gouvernement de Philippe Auguste, traduite en français peu après («Philippe Auguste», 1991). On y trouve décrit et analysé notamment tout le cercle de proches et de serviteurs du roi, de ses vassaux, et mise en évidence l'importante mutation administrative des années 1990. Épargnant à ses lecteurs et à la communauté scientifique toute construction théorique sur cette dernière, John Baldwin après cela continue toujours à enquêter dans une documentation dormante, et il livre en 2003 à «Francia» une riche contribution sur le livre de terres et de revenus de Pierre du Thillay, qu'il m'a fait l'honneur de venir également présenter en Sorbonne³. Il fréquente régulièrement le séminaire capétien animé par Élisabeth Lalou, Xavier Hélary et moi, il y fait de précieuses remarques aux jeunes historiens qu'il y entend parler, dont plusieurs Allemands en poste à l'IHA, et il les tient au courant de ses recherches sur la noblesse du domaine royal. Il participe en mai 2014 au colloque du huitième centenaire de la victoire, à Lille et Bouvines, en même temps qu'il livre un article sur elle à la «Revue historique».

Mais John Baldwin, tout en suivant à la trace les vassaux enregistrés du roi, a pris à cœur aussi l'imaginaire et ses aveux, et il s'est attaché aux romans de Jean Renart et de Gerbert de Montreuil, pour en tirer en 2000 un essai sur «Aristocratic Life in Medieval France», dont on a pu lire en français, dès 1990, quelques bonnes feuilles dans les «Annales. ESC»: il mettait en garde, en pleine mode du *linguistic turn*, contre le double abus de certains littéraires qui pensent que les œuvres d'imagination ont éliminé toute référence à l'histoire, et de certains historiens qui appauvrissent leur vision en excluant la littérature⁴.

John Baldwin n'a pas oublié les maîtres parisiens. Il est reparti de Pierre le Chantre dans une étude sur les langages de «l'amour» (traduction française de *sex*) qui se met à l'écoute de cinq voix (outre Pierre le Chantre, les médecins des «Questions salernitaines», André le Chapelain, Jean Renart, et Jean Bodel) et s'interroge sur l'écho qu'elles rencontraient en leur temps. Il a commenté en 2000 pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rencontre de Pierre le Chantre avec Philippe Auguste⁵, et il s'attache encore, en 2010, à maître Étienne Langton et à la Grande Charte d'Angleterre⁶.

3 Pierre du Thillay, Knight and Lord: The landed resources of the lower aristocracy in the early thirteenth century, dans: Francia 30/1 (2003), p. 9–41.

4 Jean Renart et le tournoi de Saint-Trond. Une conjonction de l'histoire et de la culture, dans: Annales. ESC 45 (1990), p. 565–588, spécialement p. 583.

5 Philippe Auguste, Pierre le Chantre et Étienne de Gallardon. La conjoncture de «regnum», «studium» et «cancellaria» au tournant des XII^e et XIII^e siècles, dans: Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus (2000), p. 437–457.

6 Maître Étienne Langton, futur archevêque de Canterbury: les écoles de Paris et la «Magna Carta», dans: Louis-Jacques BATAILLON et al. (dir.), Étienne Langton, prédicateur, bibliste, théologien, Turnhout 2010, p. 11–50.

Cela fait une œuvre très riche et très précieuse, dont je n'ai pu citer ici tous les éléments, et dont la mort seule arrête le développement. John Baldwin se sentait tout de même déjà un peu à l'heure des bilans, en livrant en 2006 son »Paris 1200« et en contribuant en 2007 à un recueil de témoignages d'historiens américains sur leur étude de la France et leur relation avec elle. Mais il s'y singularise en écrivant une égohistoire sans ego, puisqu'il la met à la troisième personne pour produire une distanciation, parler de lui-même avec un peu d'humour et peut-être même davantage de sincérité que s'il piégeait son lecteur par un pacte autobiographique plus classique. On peut regretter évidemment de n'avoir là, puisqu'ils auraient été hors sujet, que peu d'éléments sur sa carrière américaine à l'université Johns Hopkins de Baltimore, où il a été professeur dès l'époque de la guerre du Vietnam et de la mobilisation des campus et jusqu'en 1997. Mais il y fait paraître admirablement son bonheur de découvrir la France en 1953 et d'y revenir constamment depuis (chaque hiver depuis 1997), en ne formulant à son sujet que peu de réserves finales. John y laisse discerner combien le préoccupait initialement la religion chrétienne dans laquelle il avait été élevée, et comment il a vécu dans son adolescence la tension entre une famille convertie en 1940 à un évangélisme militant (*born again*) et une enseignante qui opposait allègrement l'esprit critique né dans la France des Lumières à l'esprit croyant d'avant. En s'arrachant un peu à l'Amérique, John faisait baisser d'un cran la tension. En s'attachant à Pierre le Chantre, n'essayait-il pas de surmonter la contradiction, par l'étude d'un christianisme raisonneur?

En France, à vrai dire, John ne s'attacha pas seulement à Pierre le Chantre et au cercle intellectuel de son propre temps. Très rapidement, en allant s'instruire du droit canon au séminaire de Gabriel Le Bras, peuplé de prêtres, clercs et religieuses, il s'était trouvé le seul laïc et non catholique avec une jeune historienne danoise, Jenny Jochens, dont l'attrait, l'intelligence et la force morale ne pouvaient que l'attirer irrésistiblement et de laquelle il prit la main pour la tenir, d'abord dans une promenade nocturne à Paris, et puis pour toujours. Cet amour aida à l'atténuation de ses préoccupations religieuses et contribua beaucoup à faire dès lors de sa vie, comme de celle de Renan après sa sortie du séminaire, une »charmante promenade à travers la réalité«, entre autres par des excursions dans la réalité française, de cathédrales en châteaux, excursions faites d'abord en camion-stop, puis en auto pour la famille de quatre enfants petits et à vélo enfin, et qu'on racontait en dînant (plus que bien) avec Jacques Le Goff!

Du moins la promenade aurait-elle pu être charmante de bout en bout, si un horrible accident de voiture n'avait tué à John et Jenny leur fille Birgit, en 1988. L'ineffaçable blessure était profondément enfouie, à peine perceptible pour un jeune collègue, mais on savait à quelle épreuve avaient résisté et résistaient encore l'élégance et l'énergie de John Wesley Baldwin.

Dominique BARTHÉLEMY, Paris